

DERRIÈRE LA SCÈNE, JOUER DE NOUVEAU

*“Du coeur vers les lèvres coule le fil
qui tisse le secret de la vie.
Les mots brisent le fil,
Mais le secret parle en silence”.*
Rumi

Falaise. Montagne. Lac. Désert. Forêt. Mer. Rivière. Étoile. Planète. Serpent. Dictionnaire. Jadis, quelqu'un, peut-être plusieurs, ont synthétisé la réalité en idées, et ensuite en mots, et de cette façon ils ont donné naissance à la raison humaine, un système de pensée « ordonné » qui orientait le Nord et le Sud du langage. Ce langage, la pensée de l'homme, constituait la synthèse de la perception de la réalité. « Papa, qu'est-ce que c'est ? », « Une montagne », « Et là-bas ? », « Tu ne vois pas, mon fils ? C'est plus petit que la montagne, c'est une colline. Voilà, la classe de nature est finie ».

Nous nous attachons à décoder les images que nous voyons, les sensations que nous percevons, et tout marche dans le sens d'un code unique, celui du langage préétabli de l'homme. Mais, est-ce la réalité ? Peut-on être sûr qu'il n'y a pas eu de défaut lors de cette synthèse originale totale ? Savons-nous ce qu'éprouve un chien ou un tigre ? Nous disons « l'hippopotame va à un moment donné à la rivière pour boire de l'eau ». Est-ce toujours comme ça ?

Les enfants pourraient sans doute nous apprendre beaucoup de choses. Nous pouvons nous asseoir un jour à côté d'eux pour écouter leurs questions innombrables, et puis y réfléchir sachant que les réponses que nous leur donnerons ne vont pas suffire parce que, comme dit Nicolás, le personnage de HUNABKÚ, « ils savent qu'il y a quelque chose de plus ».

Certaines de ces réflexions ont été à l'origine de ce film. Deux années se sont écoulées depuis la première version du scénario jusqu'à sa réalisation. La première année a été consacrée à connaître le glacier pour entamer un dialogue avec ses signes. Il ne s'agissait pas de « savoir » mais de « sentir ». Jerónimo Toubes a écrit le scénario, et mon frère, Mike César, a fait ses apports dans le rôle de producteur. C'est ainsi que ce travail soutenu s'est déroulé pendant deux ans.

Le tournage a été également spécial. Nous avons été en contact quotidien avec le glacier et son entourage pendant cinq semaines. Le climat changeait à chaque moment. Pour le tournage des scènes dans lesquelles les personnages se trouvaient dans des grottes de gel, nous avons dû passer jusqu'à huit heures à l'intérieur d'une grotte. Nous n'avions aucune idée de ce qui se passait à l'extérieur. La sortie prenait beaucoup de temps, parce que le gel est glissant. Il fallait faire attention à nos mouvements en plus d'utiliser un équipement spécial. Au total, notre groupe était composé de 30 personnes, sans compter les alpinistes, qui étaient au nombre de six. Le reste étant étranger à l'endroit, l'adaptation n'a pas été facile. Sortir du village de El Calafate et mettre les pieds sur le gel nous demandait à peu près quatre heures.

La scène dans laquelle le personnage de Lucas se jette à l'eau gelée n'a pas non plus été simple. Il n'y a pas de trucages numériques. L'enfant s'est jeté à l'eau avec ses vêtements, sans abri supplémentaire. Tout était préparé pour l'assister, il y avait des gens cachés entre les rochers ainsi que dans l'eau, avec des équipements de plongée sous-marine afin de l'aider à sortir à la surface sans délai. Lorsque Tahiel Arévalo (Lucas) a écouté le mot « Action ! », il s'est approché de l'eau,

mais soudain le glacier a tonné et a détaché un grand bloc de glace. Il a fallu s'arrêter. D'autre part, étant donné qu'aucune des deux caméras ne visait le glacier, nous n'avons pu profiter de ces images. Nous avons attendu plus d'une demi-heure, jusqu'à ce que la marée produite par l'effondrement du bloc de glace se passe. Deuxième prise. Action ! Quand Tahiel s'approche de l'eau, le glacier tonne encore, mais cette fois il n'y a pas de détachement de glace. Il a fallu encore attendre. Ce n'est qu'au troisième essai que nous avons pu tourner, mais au moment précis où l'enfant s'est jeté à l'eau, le glacier a tonné. Nous ne l'avons écouté tonner dans toute la journée. Hasard ? Synchronisme ? Évitions de rationaliser ou de décoder, au moins. Seulement sentir. Sentir que cette bravoure m'a laissé à l'intérieur un livre scellé, un livre qu'on ne peut ni écrire ni traduire. Ce qui est sûr c'est que jamais je ne l'oublierai.

Nous, les êtres humains, oublions beaucoup de choses. Nous oublions le passé. Nous essayons d'oublier, en réalité. Nous voulons oublier les mauvais souvenirs. Nous essayons de ne pas savoir certaines choses qui nous font mal. Mais la sagesse de notre corps nous signale tout le temps qu'il y a quelque chose que nous voulons laisser dans l'oubli. C'est comme lorsque nous avons un bouton sur le visage et nous le perçons pour le dissimuler, parce qu'il nous déplaît. Alors, la peau réagit et devient rouge, se gonfle, brûle. C'est à dire que le bouton devient plus flagrant. Lorsqu'on empêche de sortir les émotions qui, à certains moments, ont besoin de s'exprimer plus que jamais, on tombe malade. On les réprime, essayant d'oublier. Mais, finalement, on n'oublie jamais rien : on l'emporte dans un endroit secret de notre conscience, cherchant à l'assoupir. Après, il faudra un travail qui sera dur pour récupérer ce moment-là, cette sensation, pour comprendre que celui qui riait ou celui qui pleurait était aussi celui que nous sommes aujourd'hui. On ira peut-être chez un psychologue ou chez un chaman pour se faire guérir. L'un essaiera d'atteindre le Moi affecté, l'autre inhalera soit du *yopo* soit une autre plante merveilleuse, pour voyager à la rencontre de la partie endormie de l'esprit et la récupérer pour toujours.

Nous sommes sensibles comme des éponges, mais la peur qui nous produit le fait d'éprouver chaque événement de la vie est tellement grande que nous n'arrivons pas à nous rendre compte de toutes les vertus qui nous accompagnent dans cette expérience si intense qui est le plan de la matière.

Ce gel gigantesque, le protagoniste de HUNABKÚ, le glacier du Sud de l'Argentine, est en train d'abandonner son état solide. On y découvrira peut-être peu à peu des choses enfouies depuis des siècles. Avant, le glacier s'effondrait toutes les trois années ; maintenant il le fait tous les ans. Chaque jour il détache des blocs de glace qui tombent dans l'eau et sur les terres des alentours. Plusieurs personnes voient tout cela comme quelque chose de terrible. Et en effet, d'une part, on a cette impression. Mais d'autre part, au lieu d'y penser comme à une catastrophe, il faudrait plutôt se laisser emporter par les sentiments, voir ce qui nous arrive. Tout au moins, pour une fois.

Pour une fois, tout au moins, sentons la Lune et le Soleil. Sentons le vent. Laissons-nous nous emporter par la brise et faisons partie de ce zigzag ondulant. Pour une fois, tout au moins, sans décoder, sans images préétablies sur notre écran intérieur. Laissons-nous envahir par la méconnaissance, permettons qu'une autre sagesse s'imprègne d'eau, de vent, de terre, de feu, d'un sourire, d'un arôme, du contact avec la main d'autrui, sans regarder son visage. Ou encore, sentons le regard profond dans les yeux de celui qui est assis à côté de nous dans un autobus. Ou bien regardons-nous sur le miroir, regardons nos pupilles quelques instants, sans considérer si nous sommes propres ou élégants ; apprenons à contempler l'intérieur de notre regard, laissant notre pensée en repos.

Hunabkú commence à Buenos Aires, avec une troupe de musiciens, une « murga ». Les « murgas » ont été interdites en Argentine par les gouvernements successifs, par les dictatures mais aussi par certains essais de démocratie. Actuellement, la présence des « murgas » est encouragée.

Évidemment, elles se sont un peu transformées, avec certaines incrustations de la société de consommation contemporaine. La « murga » avait été créée par les esclaves africains, qui ont laissé dans la danse la trace de leur passage par ces lieux. Ils ont également laissé leur musique, aux compas profonds. Des percussions, avec la marque claire de l'homme de l'Afrique. Bam Bam... Retentissement qui connecte l'homme à la Terre, émulant peut-être la vibration du cœur de la planète. Bam...bam... Plus tard, les « murgas » ont été adoptées par les hommes de la rivière de la Plata, des métis. Il n'y avait plus de gens de l'Afrique. Pour notre tournage, nous avons invité des hommes du Sénégal et du Cameroun qui se trouvaient à Buenos Aires. Avec leur présence dans cette scène du film, ils pourront peut-être nous aider à nous souvenir qu'au début tout était différent.

La « murga » propose le rire et le souvenir. L'enfant rit et pleure. Cet enfant est là, il attend que chacun de nous l'invite à jouer de nouveau. Cet enfant est dans notre intérieur, c'est une lumière qui attend pour briller. C'est notre propre enfant qui est resté dans un endroit caché, à cause de nous-mêmes, à cause de nos peurs. Avec son regard aux pupilles brillantes et désireuses de jeu et de rire, il nous dit que nous ne devons jamais l'oublier, que l'oubli nous apporte seulement des maladies qui font de la vie un enfer. Au fait, il faudrait peut-être se demander si l'enfer existe après tout ou s'il ne s'agit que de l'oubli.

Pablo César